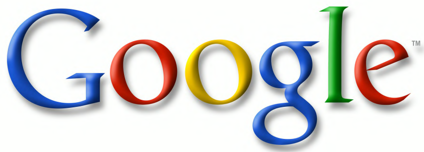







Digitized by Google

L'HISTOIRE

DU VAILLANT

PIERRE DE PROVENCE;

ET

DE LA BELLE MAGUELONE,

FILLE DU ROI DE NAPLES;

Contenant leur chaste amour & mariage.



A FALAISE;

Chez LETELLIER, Imprimeur-Libraire.

1805.

L'HISTOIRE

DU VAILLANT

PIERRE DE PROVENCE,

ET DE LA BELLE MAGUELONE,

FILLE DU ROI DE NAPLES.

De la Naissance & éducation de Pierre de Provence.

LORSQUE la foi commença à régner dans la partie des Gaules, qui est aujourd'hui appellée la France, il y avoit en Provence un Comte nommé Messire Jean de Getile, qui avoit pour femme la fille du Comte Alvaro d'Albara.

Le Comte de Provence n'eut de son mariage qu'un fils nommé Pierre, lequel étoit si vaillant en fait d'armes qu'il surpassoit tous les nobles des environs. Il étoit doux, aimable, & aimé, non seulement des grands, mais aussi des petits de son pays, qui remercioient Dieu de ce qu'il leur avoit donné un si brave Seigneur. La Nobelesse du pays fit un Tournoi, duquel Pierre emporta le prix, & bien qu'il y eût plusieurs vaillans Chevaliers de différentes nations. Après le Tournoi, les Chevaliers s'assemblerent & parlerent de diverses choses, entre lesquelles on fit le portrait de la belle Maguelone fille du Roi de Naples.

Un jour il y en eut un qui dit à Pierre : vous devriez voir le monde pour vous faire connoître & gagner l'amitié de quelque belle Dame. Pierre ayant oui parler de la beauté de Maguelone, dit que s'il pouvoit avoir congé de ses parens, il s'en iroit comme un Chevalier errant dans le monde pour acquérir de l'honneur & de la gloire.

La Cour étant partie, il pensa à son voyage & comment il pourroit avoir congé de ses parens, qui ne savoient rien de cela. Un jour étant avec eux, il se mit à genoux, disant : mon très-cher Pere & très-chere Mere, je vous prie de m'accorder une grace. Je vois bien que vous m'avez nourri fort honorablement jusqu'à présent, & avez fait de grands frais pour l'amour de moi, c'est pourquoi je voudrois bien aller

voir le monde, si c'est votre plaisir, & je vous prie de me donner congé.

Quand le Pere & la Mere virent la résolution de leur fils, ils furent chagrins, & le Comte dit : mon fils, vous savez bien que nous n'avons point d'autres enfans ni héritiers que vous, & que c'est en vous qu'est fondée notre espérance : si par malheur il vous arrivoit quelque infortune, ce qu'à Dieu ne plaise, notre Comté & Seigneurie seroit perdue. Vous n'avez pas besoin d'aller par le monde, car ceux qui y vont le font pour acquérir l'amour des Princes & accroître leur bien, mais vous avez tant de biens & de richesses que Prince du monde, & êtes renommé par votre générosité, pourquoi desirez-vous acquérir d'autres biens & nous quitter maintenant que nous sommes vieux, & n'avons d'autres plaisirs qu'en vous ; quand il n'y auroit d'autre raison que celle-ci, vous devriez changer de volonté & laisser ce voyage qui ne peut que nous être fatal. Pierre voyant la volonté de ses parens, fut bien confus, & leur dit de rechef, je veux bien vous obéir en toutes chose, mais s'il vous plaisoit de me donner congé, vous me feriez le plus grand plaisir que je puisse recevoir, car un jeune homme qui n'a point vu le monde n'est pas estimé, c'est pourquoi je vous prie encore de me permettre d'aller voir le pays.

Comme le Comte & la Comtesse donnerent Congé à Pierre leur fils.

LE Pere & la Mere voyant le bon propos de leur fils, ne savoient s'ils lui accorderoient sa demande. Pierre étoit toujours à genoux devant eux qui attendoit leur reponse, & voyant qu'ils ne lui répondoient rien, il dit de rechef: mon très-cher Pere, je vous prie de m'accorder ma demande. Alors le Pere dit : mon fils, puisque vous avez le desir de voir le monde, nous vous le permettons, mais ne faites choses mauvaises, aimez Dieu sur-tout, fuyez les mauvaises compagnies, & revenez au plutôt ; prenez de l'or & de l'argent autant qu'il vous en sera nécessaire. Sa Mere le tira à part & lui donna trois belles bagues, puis prit congé de son pere & de sa mere qui l'exhorterent d'aller toujours en belle compagnie & de se souvenir d'eux. Il s'en alla incognito à Naples, où étoit le Roi, la Reine & la belle Maguelone. Pierre alla loger en une place nommée des Princes, il s'enquit des coutumes du pays & demanda à son hôte s'il y avoit de bons Chevaliers en ce pays-là. Son hôte lui dit qu'il en étoit venu un duquel le Roi faisoit grande estime à cause de sa générosité, & il s'appelloit Messire Henri de Crampagna, & que pour l'amour de lui, le Roi avoit ordonné les Joûtes au dimanche suivant. Pierre lui demanda encore si les Chevaliers étrangers étoient reçus au Tour-

noi. Son hôte lui dit qu'oui, pourvu qu'ils fuſſent en bon point.

Comme le brave Pierre de Provence vint au tournoi, & ſe préſenta en Lice pour joûter.

LE dimanche ſuivant Pierre qui avoit grand déſir de voir & connoître la belle Maguelone, ſe leva de bon matin, alla à la Meſſe, & fit apprêter ce qui lui étoit néceſſaire pour la joûte. Il portoit deux clefs d'argent ſur ſon bouclier, à l'honneur de ſon patron, ſon armure & bagage étoient auſſi couverts de clefs.

Quand il vit les Chevaliers prêts de venir en Lice : il vit arriver le Roi, la Reine & Maguelone avec pluſieurs Dames : il vint avec un Page & ſe rangea au plus chetif lieu qu'il put trouver, comme étranger qui n'a aucune connoiſſance. Il regardoit les Dames, mais particulierement la belle Maguelone. Peu de temps après un Héraut cria : de par le Roi, s'il y a quelque Chevalier qui pour l'amour des Dames veuille faire faits d'armes, qu'il ſe préſente au champ. Lors vint Meſſire Henri de Crampagna qui ſe mit en Lice : il ſe préſente un des Chevaliers du Roi, dont Meſſire Henri lui porta ſi fort ſur ſa cuiraſſe, qu'il le renverſa ſur la croupe du cheval, & lui rompit ſa lance, laquelle tomba entre les jambes du cheval de Meſſire Henri, & le fit tomber. Les amis du Chevalier dirent que véritablement Meſſire Henry étoit tombé de bonne joûte ; de quoi il fut fort fâché, & il ne voulut plus entrer en Lice pour joûter.

Après cela Pierre ſe mit en Lice, & joûta contre celui qui diſoit avoir abattu Meſſire Henri, dont il fut fâché du tort qu'on lui faiſoit, & heurta ſi fort ledit Chevalier, qu'il mit l'homme & le cheval par terre dont chacun s'étonna.

Alors le Roi dit que ce Chevalier étoit adroit & il lui fit demander par un Héraut qui il étoit. Pierre lui dit : dites au Roi que je le prie de m'excuſer ſi je ne lui dis pas mon nom, ayant promis de ne le dire à perſonne : dites-lui ſeulement que je ſuis un Chevalier Français, puis ils retournerent joûter, & Pierre abattit tous les Chevaliers l'un après l'autre ; de ſorte que le Roi & toute la Cour vouloit fort le connoître. Maguelone diſoit aux Dames que ce Chevalier étoit adroit & portoit bien ſes armes. Ainſi il emporta le prix, & Meſſire Henri & les autres l'accompagnerent & furent toujours de ſon parti.

Comme pluſieurs tournois furent faits à la requête de Maguelone.

LE Roi commanda pluſieurs tournois à la prierre de la belle Maguelone, pour le plaiſir qu'elle prenoit à voir le Chevalier des clefs. Le Roi voyant ce Chevalier tant adroit, dit qu'il devoit être d'une race illuſtre, & qu'il méritoit plus d'honneur qu'on ne lui en faiſoit. Un jour le Roi l'invita à

dîner, dont Pierre fut fort aise, afin de voir la belle Maguelone à son plaisir. Le Roi & la Reine étant à table, pour montrer plus d'amour à Pierre, le firent asseoir devant Maguelone. Pierre regardoit attentivement la beauté de Maguelone qu'il baisoit de ses yeux, & il disoit en lui-même qu'elle étoit la plus belle du monde, & qu'heureux seroit celui qui auroit son amitié, croyant qu'il seroit impossible de parvenir à ce but. Maguelone le regardoit par fois, & ne pensoit pas moins à lui, que lui à elle.

Après le dîner on fit plusieurs ébats dans la salle; le Roi permit à Maguelone de parler avec les Chevaliers. Alors elle appella doucement Pierre, qui n'osoit l'aborder; & lui dit: brave Chevalier, le Roi mon Pere a beaucoup de plaisir de voir votre générosité, comme aussi tous ceux de cette Cour: pourquoi ne venez-vous pas plus souvent vous divertir dans ce Palais?

Quand il eut oui ce discours, il dit: Madame il ne suffit pas de remercier le Roi & la Reine, mais vous aussi qui me faites tant d'honneur, je vous prie de me tenir au rang de vos serviteurs & Chevaliers. La belle Maguelone lui dit: noble Chevalier, je vous suis infiniment obligée, & vous accepte pour mon Chevalier.

Alors la Reine entra dans la salle, il fallut que Maguelone se séparât de lui malgré elle. En se séparant, elle lui dit: brave Chevalier, je vous prie que vous veniez vous divertir ici; car je veux vous parler en secret, & suis fâchée de vous quitter si-tôt, & lui disant adieu, elle le regarda doucement, & elle en fut plus amoureuse que jamais.

La Reine & la belle Maguelone entrerent dans la chambre avec les Seigneurs & les Dames. La Reine demanda à Pierre comment il s'appelloit; mais il s'excusa comme auparavant, disant seulement qu'il étoit un Chevalier français qui parcouroit le pays pour acquérir de la gloire & honneur. Toute l'assemblée fut surprise de ce qu'il ne vouloit pas dire son nom, c'est pourquoi chacun se retira. Pierre prit congé du Roi & des dames & revint au logis.

Pierre vit tant de charmes en Maguelone qu'il l'aima plus qu'auparavant.

Pierre étant en son logis ne songeoit qu'en la beauté de Maguelone, de sorte que dèslors il ne pouvoit avoir aucun repos ni plaisir en l'absence de son illustre maîtresse. Maguelone étant dans son lit, pensoit aussi à la grande beauté & générosité de ce jeune homme, & desiroit fort de savoir qui il étoit, & sa condition, car il montroit être d'une grande extraction, & que s'il étoit ainsi elle l'aimeroit mieux que tout autre, sachant même qu'il étoit venu pour l'amour

d'elle. Voyant qu'elle ne pouvoit rien faire ſans aide, elle tira ſa nourrice à part, lui diſant : ma chere mere, vous m'avez toujours aimée, c'eſt pourquoi n'ayant de confiance en perſonne qu'en vous, je vous dirai une choſe, pourvu que vous la teniez ſecrete. La nourrice dit, aſſurez-vous, madame, que vous ne ſauriez rien me demander que je ne l'entreprenne au péril de ma vie.

Maguelone lui dit : j'ai ſi fort mis mon cœur en ce jeune Chevalier qui eut devant hier le prix des joûtes, que je ne puis ni boire ni manger, & ſi j'étois aſſurée qu'il fût de haut lignage, ce ſeroit mon favori : c'eſt pourquoi je voudrois bien ſavoir d'où il eſt & ſa condition. La nourrice fut fort ſurpriſe & lui dit : madame, à quoi ſongez-vous ? Vous ſavez que vous deſcendez de tant de Rois, que le plus grand Seigneur du monde ſeroit content de vous épouſer : & vous mettez votre cœur en ce jeune étranger, ſans ſavoir qui il eſt ; peut-être ne voudroit-il que vous déshonorer, & ſe moquer de vous. Je vous ſupplie, ma chere dame, d'ôter cela de votre eſprit, car ſi votre pere le ſavoit, il y auroit du danger pour vous.

Quand Maguelone vit que ſa nourrice ne vouloit conſentir à ſa volonté, elle s'attriſta, & fut ſi chagrine, qu'elle tomba pâmée, diſant : hélas ! ma chere mere, eſt-ce l'amitié que vous avez pour moi, de conſentir que je meure ſi pauvrement, & ſans aucun ſecours. La nourrice voyant le mal de Maguelone, la conſola du mieux, lui diſant : madame, je ferai ce qu'il vous plaira.

Comme la nourrice trouva Pierre à l'Egliſe, & comme elle lui parla de la part de Maguelone.

LA nourrice fit tant qu'elle trouva Pierre à l'Egliſe tout ſeul, qui liſoit en ſes heures. Elle entra dans la Chapelle où il étoit, & le ſalua. Pierre lui rendit le ſalut, car il l'avoit vue en la compagnie de Maguelone. Elle lui dit : brave Chevalier, vous êtes bien étrange de vous cacher ainſi, que de ne vouloir dire votre nom à perſonne ; cependant le Roi & la Reine, & Maguelone ſeroient fort contens de ſavoir qui vous êtes, mais particulièrement la Princeſſe, qui vous en prie très-humblement.

Quand il entendit parler cette dame de la ſorte, il fut bien étonné, néanmoins il connoiſſoit bien que ce langage venoit de la part de la belle Maguelone ; il lui dit : madame, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, avec ceux qui veulent ſavoir mon nom, & particulierement l'incomparable Princeſſe, à qui je me recommande, & lui direz qu'il ne lui déplaiſe ſi je ne lui dis pas mon nom à préſent, car depuis que j'ai ſorti de chez nous, je ne l'ai dit à perſonne,

mais comme c'est la personne du monde que j'aime le plus, vous lui direz que ma race est fort grande & noble, qu'elle soit contente de cela, & il vous plaira recevoir cette bague pour lui donner de ma part.

La dame dit : brave Chevalier, pour l'amour de vous, je la présenterai à la Princesse, & lui réciterai ce que vous m'avez dit. La dame fut bien aise d'avoir parlé à Pierre, disant que Maguelone disoit la vérité, & que ce jeune homme étoit de haute extraction. Elle revint en cette pensée trouver Maguelone qui l'attendoit impatiemment. La nourrice lui récita toute la conférence qu'elle avoit eue avec le Chevalier, & lui présenta la bague. Quand elle eut ouï la réponse du Chevalier, & qu'elle vit la beauté de la bague, elle dit à la nourrice : ne vous disois-je pas qu'il devoit être de haute extraction ? Sachez, ma chere mere, que cet anneau vient d'un riche homme. Je vous proteste qu'avec l'aide de Dieu ce sera mon époux, car je ne peux cacher que je l'aime uniquement, je n'en aurai jamais d'autre. Je connois bien qu'il est venu ici pour l'amour de moi ; & puisqu'il est de haute extraction, & qu'il est le plus adroit Chevalier du monde, ne serois-je pas bien cruelle si je ne l'aimois pas ? c'est pourquoi, ma très-chere nourrice, je vous prie de lui faire savoir mon desir, & me donner en ceci quelque conseil.

La nourrice entendant le discours de Maguelone, qui lui découvroit sa pensée, fut fort en peine, & lui dit : Ma chere dame, je vous prie de ne me point tenir ce langage, cela seroit honteux qu'une si noble Princesse comme vous êtes, abandonnât ainsi son amour à un étranger. Quand elle eut ouï sa nourrice, cela la fâcha, lui disant : ne le nommez pas étranger, car je ne changerai de volonté. La nourrice voyant cela, ne lui osa plus contredire, elle lui dit : je veux bien que vous aimiez ce jeune homme, pourvu toutesfois que les bornes de l'honnêteté ne soient point transgressées. Quand Maguelone entendit parler si sagement sa nourrice, elle s'appaisa un peu, & dit : ma très-chere mere, je ferai tout ce qu'il vous plaira. Puis elle s'en fut reposer, & dormit mieux cette nuit que les précédentes, ayant la bague dans le doigt, qu'elle baisoit souvent pour l'amour de son ami Pierre.

S'étant endormie, elle songea que Pierre & elle étoient seuls dans le jardin, & qu'elle lui disoit : Je vous prie pour l'amour que vous me portez, de me dire de quel pays vous êtes, car je vous aime uniquement : c'est pourquoi je voudrois bien connoître celui qui possede mon cœur, & de quel pays il est ? & Pierre lui répondit : madame, il n'est pas encore temps que je vous le dise, je vous prie de m'excuser jusqu'à une autre fois que vous le saurez au vrai, & qu'en

suite Pierre lui donnoit un anneau plus beau que celui que la nourrice lui avoit apporté. Et ainsi reposa Maguelone à son aise jusques au jour. Etant éveillée, elle raconta son songe à sa nourrice qui connut bien que toute sa pensée n'étoit que pour ce jeune homme.

Comme Pierre trouva la nourrice, & lui parla en secret.

UN jour Pierre trouva la nourrice à l'Eglise qui lui raconta comme Maguelone avoit reçu sa bague, & l'en remercioit. Madame, dit il, je vous l'avois donnée, car ce n'étoit pas une chose pour une dame comme est Maguelone, d'autant plus que son incomparable beauté m'a rendu son esclave. Je vous découvre mon cœur, parce que je connois que vous êtes aimée de la Princesse, & je vous prie de lui témoigner mon desir. Elle dit : je ne sais pas comme vous entretenez cet amour, car s'il étoit pour fraude & tromperie, n'en parlons plus. Lors il répondit : madame, que j'en meure plutôt que de penser à tromperie, mais en tout honneur & fidélité je voudrois servir la Princesse.

La nourrice lui dit : noble Chevalier, je vous promets de lui faire savoir votre volonté ; mais puisque vous la voulez aimer véritablement, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle sache qui vous êtes, & peut-être êtes-vous de tel lien, que de vous deux ce feroit mariage au plaisir de Dieu & de vos parens, car elle vous aime uniquement, & songe nuit & jour à vous. Madame, dit-il, puisqu'ainsi est, je vous prie de me faire parler à la Princesse en secret, & alors je lui dirai véritablement qui je suis, & je suis assuré qu'elle ne m'en estimera pas moins. Assurez-vous que je lui dirai, dit la nourrice ; & si elle le veut, vous lui parlerez. Madame, lui dit-il, je vous serai obligé, & je vous prie de lui donner cet anneau de ma part, elle m'obligera beaucoup de le recevoir. La dame dit : je lui présenterai, & je tâcherai de vous faire parler ensemble.

Comme la nourrice s'en retourna vers Maguelone qui l'attendoit avec impatience, & qui étoit malade d'amour.

APrès que la nourrice eut quitté Pierre, elle revint trouver Maguelone qui étoit malade à force d'amour, & se reposoit sur son lit : mais voyant sa nourrice de retour, elle se leva & lui dit : Ah ! ma chere amie, soyez la bien venue, m'apportez-vous des nouvelles de celui que j'aime tant ? Certes si vous ne me donnez quelque remede, je mourrai de tristesse. Lors la nourrice lui dit : Je vous donnerai un avis qui vous fera connoître que je vous aime. Aussi-tôt Maguelone embrassa sa nourrice, qui lui dit comme Pierre l'avoit accostée, & lui avoit découvert sa pensée, & qu'il étoit tant amoureux, qu'il n'en pouvoit plus : croyez, Ma-

dame, que si vous avez de l'amour pour lui, qu'il en a bien autant pour vous; & son amour me paroît si pur, & si sincere, que j'en suis charmée. Il desire sur-tout de vous parler en secret, pour vous dire qu'elle est sa patrie & sa race; il vous prie de lui assigner un lieu où il puisse vous parler, & d'accepter cette bague.

Quand Maguelone ouit cela & vit cette bague plus belle que l'autre, elle dit: sachez, ma nourrice, que c'est la bague que j'ai songé l'autre nuit, & je n'ai jamais rien songé qui ne me soit arrivé: certes ce sera mon époux, car sans lui je ne puis avoir joie ni plaisir, & vous prie de me faire parler à lui au plutôt, car j'espere que par votre aide je viendrai à bout de mon dessein.

La nourrice dit qu'elle feroit diligence, & Maguelone en fut tout le jour plus aise. Le lendemain la nourrice alla chercher Pierre & le trouva dans la Chapelle qu'il avoit accoutumé. Il fut bien aise quand il la vit, jugeant bien qu'il auroit de bonnes nouvelles de sa maîtresse. D'abord il la salua, & elle lui dit: Dieu vous donne ce que votre cœur desire. Puis il demanda comment se portoit Maguelone & s'il étoit en sa bonne grace.

La nourrice lui répondit: noble Chevalier, assurez-vous que vous êtes le plus heureux de tous les hommes; à la bonne heure vintes-vous en ce pays, car par votre générosité & beauté, avez gagné la plus belle dame du monde, car vous êtes en ses bonnes graces, & vous remercie de votre bague, qu'elle porte pour l'amour de vous, & desire fort de vous parler, dont je suis contente, pourvu que vous me promettiez que votre amour sera sincere, comme il appartient toujours aux personnes de qualité.

Alors le brave Pierre mit le genou en terre devant la Croix, en disant: madame, je vous jure devant Dieu que mon intention est pure & honnête, & ne desire autre chose sinon qu'au plaisir de Dieu je puisse venir à l'amour de Maguelone, & au Sacrement de mariage, & que Dieu me punisse si je pense autrement.

Aussi-tôt la dame le releva, & lui dit: noble Chevalier, on vous en doit croire à ce serment; & je le dirai à Maguelone. Venez demain matin par la porte du jardin de Maguelone, je vous introduirai dans sa chambre, & vous parlerez ensemble. Il la remercia bien humblement, & la nourrice s'en retourna pour raconter à Maguelone tout ce qu'elle avoit dit à Pierre.

Comme Pierre vint parler Maguelone par la porte du jardin.

Le lendemain à l'heure assignée, que Pierre n'avoit pas oublié, il trouva la petite porte du jardin ouverte,

comme la nourrice avoit dit. Il entre dans la chambre avec affection, où il trouva Maguelone avec sa nourrice ; à son abord elle changea un peu de couleur, se voulut lever pour l'embrasser, car l'amour la portoit à ceci, mais la raison qui doit dominer tout noble cœur, lui présenta son honneur & son rang : elle reprit donc sa contenance bien que ses beaux yeux ne pussent céler l'amour qu'elle avoit pour Pierre. Elle regardoit son Amant qui avoit aussi changé de face en la regardant, & étoit comme immobile, ne sachant s'il étoit au Ciel ou en la terre. Néanmoins il plia le genou, & tout déconcerté il lui dit : très-noble dame, Dieu vous donne joie & plaisir. Aussi-tôt Maguelone le salua & le prit par la main, lui disant : brave Chevalier, soyez le bien venu, puis tout en devisant ils s'assirent ensemble, & la nourrice se retira dans une autre chambre.

Elle dit : je suis fort contente de votre visite, car je desirois fort de vous parler, bien qu'il ne soit pas loisible qu'une fille parle à un jeune homme si privément ; mais la grande honnêteté qui est en vous me donne la hardiesse de le faire, & sachez que dès le moment que je vous vis, mon cœur fut à vous, car vous possédez les plus belles qualités qu'un homme puisse avoir ; c'est pourquoi, gentil Seigneur, je vous prie de me dire votre nom & lignée, car je vous aime plus que moi-même, c'est pour cela que je souhaite de savoir qui vous êtes & pourquoi vous êtes en ce pays.

Pierre se leva & dit : très-noble dame, je vous remercie très-humblement de ce que par votre bonté, j'ai le bonheur d'être en vos bonnes graces sans l'avoir mérité : il est bien juste, très-haute Princesse, que vous sachiez qui je suis, & le sujet pourquoi je suis venu en ce pays, mais je vous prie de ne le dire à personne, car j'ai proposé cela en partant de mon pays, que j'ai observé jusqu'à présent. Madame, dit-il, je suis le fils unique du Comte de Provence & le neveu du Roi de France, j'ai quitté mon pere & ma mere pour l'amour de vous, parce que j'avois oui dire que vous étiez la plus belle Princesse du monde, comme il est vrai : je suis venu ici avec un peu de train, où sont plusieurs grands Princes & Chevaliers plus vaillans que moi, & qui ont fait des merveilles aux joûtes pour l'amour de vous, dont je m'imagine que moi qui ne suis pas de si grande valeur qu'eux, ne pourrai jamais parvenir à vos bonnes graces : & voilà madame, la vérité des choses que vous avez demandées ; & je vous prie de croire que jamais mon cœur n'aimera d'autre personne que vous jusqu'à la mort.

Lors Maguelone le fit asseoir auprès d'elle, en disant : cher ami, je remercie le bon Dieu de cette journée si heureuse

pour moi, car c'est le plus grand bonheur qui fut jamais d'avoir rencontré un si noble Chevalier, & puisqu'ainsi est que nous sommes amoureux l'un de l'autre. & que vous êtes parti de votre pays pour l'amour de moi, & avez mieux fait que tous les autres Chevaliers; je me dois tenir heureuse, & je vous dois être obligée de tant de peines que vous avez prises pour l'amour de moi.

C'est pourquoi, brave Chevalier, il est juste que vous soyez récompensé: vous m'avez déclaré votre dessein, je vais vous dire le mien, c'est que je vous fais le maître de mon cœur; vous priant humblement de ne le dire à personne & m'être fidele jusqu'à la mort, & assurez-vous de mon côté que je mourrai plutôt que de consentir d'avoir un autre mari. Puis elle ôta une chaîne d'or de son col & la mit à celui de Pierre, en disant: par cette chaîne, mon très-cher ami & époux, je vous mets en possession de mon corps vous promettant foi de fille de Roi, que jamais d'autre ne l'aura que vous, puis l'embrassa. Pierre mit le genou en terre, & dit: ma noble dame, la plus belle & la plus gracieuse du monde, je ne sais comment vous remercier, je suis très-content de ce que vous me dites, & je vous assure que Dieu aidant, j'accomplirai fidellement votre commandement. Je vous prie d'accepter cette bague de la main de votre époux pour vous souvenir de moi.

Cet anneau étoit le troisieme que lui avait donné sa mere lequel étoit le plus beau & plus riche que les deux autres; Maguelone le reçut volontiers, puis appella sa nourrice, & quand ils eurent assez parlé ensemble, ils songerent comment ils se pourroient voir l'un & l'autre, puis il s'en retourna en son logis plus content qu'auparavant, & Maguelone demeura dans sa chambre faisant semblant de rien.

Comme Maguelone parloit souvent à sa nourrice de son cher Amant.

MAguelone parloit souvent à sa nourrice de son Favori, en disant; que dites-vous de mon cher amant, je vous prie de me dire votre pensée? certes. dit la nourrice c'est le plus beau, le plus gracieux & le plus généreux qui soit au monde. Madame, je vous prie d'une chose; c'est qu'à force d'amour vous ne soyez pas légere quand vous serez en compagnie, & ne témoignez point l'amour que vous portez à ce jeune homme, car si votre pere le savoit il y auroit du danger pour nous. Je vous promets, ma très-chere mere, dit Maguelone, que je veux suivre tous vos conseils, car je connois bien que vous ne me conseillerez point mon dommage. Je vous supplie que si par hazard vous me voyez faire quel-

que chose d'indécent, reprenez-moi & je vous obéirai comme à ma mere. Pierre étant de retour à son logis, pensoit à l'aventure qui lui étoit arrivée, & disoit que Dieu lui failoit plus de grace qu'il ne méritoit, & admiroit la grande beauté de sa Maîtresse, ce qui fut cause qu'il alla à la Cour plus souvent que de coutume; & lorsqu'il voyoit qu'il pouvoit sans danger saluer sa Maîtresse, il le faisoit si adroitement que personne n'en connoissoit rien.

Comme Messire Ferrier de la Couronne partit de Rome pour aller à Naples faire plusieurs joûtes pour l'amour de la belle Maguelone.

EN ce temps-là il y avoit à Rome un Chevalier qui étoit fort riche & puissant, & par sa générosité il étoit fort estimé; il s'appelloit Messire Ferrier de la Couronne, Cet homme aimoit beaucoup Maguelone à cause de sa grande beauté & des belles qualités qu'elle possédoit, & il n'étoit pas aimé d'elle.

Il résolut de faire un jour des joûtes dans la ville de Naples pour montrer sa grande générosité, afin qu'il pût plus aisément acquérir l'amitié de la belle Maguelone, & pria le Roi pour cet effet de lui octroyer cette grace! ce qui lui fut accordé. On fit publier par tout le Royaume que tous braves Chevaliers qui, pour l'amour des Dames, voudroient faire joûtes, fussent a Naples le jour de Notre Dame de Septembre, c'est pourquoi plusieurs grands Seigneurs s'y trouvèrent. Il y vint Antoine frere du Duc de Savoye, Jean frere du Marquis de Mont-Ferrant, Edouard frere du Duc de Bourbon, Paul neveu du Roi de Bohême, Henri frere du Roi d'Angleterre & Jacques frere du Comte de Provence qui ne connut pas son neveu.

Pierre de Provence étoit en la ville de Naples avec Messire Henri de Crampagna, Ferrier de la Couronne & plusieurs autres. Quand vint au jour de Notre Dame de Septembre, après que les Chevaliers eurent entendu la Messe, ils se rendirent au lieu destiné pour les joûtes, le Roi se mit sur son échafaut avec les Dames, mais l'incomparable Maguelone les surpassoit toutes en beauté, & ressembloit à l'étoile du matin.

Comme le Roi de Naples commanda que tous les Chevaliers se présentassent.

LE Roi commanda que tous les Chevaliers fissent montre. Le premier qui se présenta fut Messire Ferrier de la Couronne, pour lequel on avoit demandé les joûtes. Le second fut Messire Antoine de Savoie, puis vint Henri de Crampagna, Jean frere du Marquis de Mont-Ferrand, Edouard frere du Duc de Bourbon, Paul neveu du Roi

de Bohême, Henri fils du Roi d'Angleterre, & Jacques frere du Comte de Provence, & tous les autres consécutivement.

Maguelone avoit toujours l'œil sur son ami Pierre qui demeura le dernier. Quand la montre fut faite le Roi fit crier par un Hérault que les joûtes fussent par amitié & sans dispute, & que chacun fit de son mieux.

Ferrier de la Couronne dit tout haut : je veux montrer ma force & mon adresse pour l'amour de Maguelone, & se montra le premier contre Henri d'Angleterre, se frapperent si rudement que leurs lances se rompirent, & si Henri n'eût eu du secours, il fût tombé par terre, étant étourdi du coup.

Après Henri vint Lancelot de Valois qui abbatit Ferrier à la premiere course ; puis le brave Pierre qui ne pouvoit plus attendre. On l'appelloit le Chevalier des clefs, ne sachant ni son nom ni sa patrie ; ils se frapperent si rudement que les deux Chevaliers tomberent, & il fût dit par le Roi & par tous les Seigneurs qu'ils s'étoient frappés d'une grande force : le Roi commanda qu'ils changeassent de cheveaux s'ils vouloient, afin de voir qui auroit l'honneur, ce qu'ils firent. Il ne faut pas demander si Maguelone souhaitoit que son ami fût victorieux & eût le prix du Tournoi.

Les deux Chevaliers s'étant mis en Lice une seconde fois pour savoir qui auroit l'honneur, se frapperent si rudement que Pierre rompit un bras à Lancelot en le renversant par terre, tellement qu'on le crut mort. Puis Pierre joûta contre Messire Antoine de Savoie, qui n'étoit pas si fort que Lancelot, aussi tomba-t-il plus facilement. Après vint Jacques de Provence oncle de Pierre, qui le reconnut, mais son oncle ne le reconnut point.

Quand Pierre vit que son oncle s'approchoit pour venir contre lui, il dit au Hérault : dites à ce Chevalier qu'il ne vienne point, car autrefois il m'a fait plaisir aux armes, dont je lui suis infiniment obligé, & je confesse devant le Roi & les Dames qu'il est meilleur Chevalier que moi. Quand l'oncle entendit cela, il fut chagrin, car il étoit bon Chevalier, c'étoit lui qui avoit appris à Pierre, c'est pourquoi il l'aimoit beaucoup. Messire Jacques dit au Hérault: dites à ce Chevalier que si je lui ai fait plaisir & honneur, je le tiens quitte, & s'il ne fait son devoir contre moi, je le tiendrai pour un lâche.

Quand Pierre vit la volonté de son oncle, il en fut bien fâché, mais il vint en qualité d'ami, & étant près l'un de l'autre, Pierre tint sa lance de travers & ne voulut point le frapper, mais son oncle le frappa si fort qu'il en rompit sa lance, sans que Pierre branlât aucunement. Le Roi & les Seigneurs connurent bien qu'il le faisoit par courtoisie & sans savoir pourquoi, mais Maguelone

le savoit bien. La seconde fois qu'ils joûterent Pierre fit comme à la premiere, & son oncle le frappa rudement sans le pouvoir désarçonner ; de quoi un chacun fut fort étonné ne sachant pas que ce fut l'oncle & le neveu

Après, vint Edouard de Bourbon, mais du premier coup Pierre mit l'homme & le cheval par terre : ce qui fit dire que Pierre devoit être de grande Noblesse, car il étoit fort adroit & courtois en toutes ses manieres. Après, se mit en lice Nicolas de Mont-Ferrant, qui rompit sa lance sur Pierre, & Pierre le fappa si rudement, qu'il lui emporta son garde bras gauche & l'abattit. Enfin tous ceux qui restoient furent vaincus par le Chevalier des clefs, lequel eut l'honneur du Tournoi.

Comme le brave Pierre de Provence se présenta devant le Roi

ALors le brave Pierre se présenta devant le Roi, lequel fit crier par son Héraut, que le Chevalier des Clefs méritoit le prix & l'honneur du Tournoi, ayant mieux fait pour les Dames que tous les autres, dont la Reine & Maguelone, avec toutes les autres Dames le remerciè-rent beaucoup. Ainsi ils s'en allerent se désarmer, & le Roi fit crier par un Officier qu'ils vinssent tous dîner au Louvre.

Quand Pierre fut venu & eut salué le Roi, le Roi l'embrassa en lui disant, mon cher ami, je vous remercie grandement de l'honneur que vous m'avez fait aujourd'hui, je veux bien dire qu'il n'y a Monarque au monde qui ait un meilleur Chevalier que vous, mais il n'est pas besoin qu'on vous loue, car vos beaux faits le témoignent assez & tous ces grands Seigneur & nobles Chevaliers qui sont en cette compagnie le confessent. Je prie Dieu qu'il vous donne ce que votre cœur desire.

Le Roi loua ainsi Pierre, comme aussi tous les Seigneurs, & qui le pouvoit tenir pour parler avec lui, étoit bien aise, & ne se pouvoient rassasier de le regarder tant il étoit beau. Il étoit haut & bien fourni de tous membres, il avoit la peau blanche comme la neige, les yeux bleux & amoureux, c'est pourquoi on disoit que Dieu l'avoit fait à loisir ; & un chacun prenoit un grand plaisir à voir ce jeune homme, car il étoit civil, courtois & humble, & disoient que bienheureuse étoit la mere qui avoit porté ce fruit. Cependant le Roi ne manqua pas d'envoyer querir son médecin & son chirurgien pour traiter Lancelot, lesquels firent si bien par l'aide de Dieu, qu'en peu de temps il fut guéri.

Pendant quinze jours, le Roi tint cour ouverte, à cause des Princes qui étoient venus, lesquels parloient des actions de Pierre, dont Maguelone étoit bien aise sans rien témoigner.

Comme tous les Princes & Seigneurs s'en retournerent bien fâchés de ne pouvoir savoir le véritable nom du Chevalier qui avoit remporté le prix du Tournoi.

Les joûtes étant finies, tous les Chevaliers retournerent

en leurs pays ; biens marris de ce qu'ils ne connoissent point ce Chevalier si vaillant qui avoit eu l'honneur de tant de braves & s'étonnoient de ce que personne ne le connoissoit. Après cela Pierre vint voir Maguelone, car ils ne pouvoient être l'un sans l'autre. Quand ils furent ensemble, Maguelone loua fort son amant, & il lui dit que tout ce qu'il faisoit étoit pour l'amour d'elle.

Après qu'ils eurent assez parlé, il dit à son amante : ma très-chere Princesse, vous savez qu'il y a long-temps que pour l'amour de vous je n'ai vu mes parens, c'est pourquoi, mon petit cœur, puisque vous êtes cause de mon arrivée, vous soyez aussi contente de mon départ, permettez moi de grace de les aller voir, car je suis très-assuré qu'ils sont grandement en peine de savoir de mes nouvelles.

Pierre disoit cela pour voir le maintien de Maguelone, laquelle entendant ce discours devint blême & se mit à pleurer, disant : certes mon cher ami, ce que vous dites est véritable, car il est juste que tout fils obéisse à son pere & à sa mere : mais cela est bien rude de quitter votre fidelle amie, qui sans vous ne peut avoir ni plaisir ni repos en ce monde.

Je vous proteste donc que si vous me quittez, dans peu de temps vous saurez des nouvelles de ma mort, Maguelone périra pour l'amour de vous ; c'est pourquoi je vous prie de ne me point cacher votre départ ; car d'abord que vous serez parti, je me mettrai en chemin pour vous suivre au hazard de ma vie & de mon honneur, & s'il vous est nécessaire de partir, je vous prie que nous partions ensemble.

Quand Pierre entendit parler ainsi son amante, il eut peur qu'elle ne se trouvât mal, & lui dit : ah ma très-chere Princesse, ne pleurez plus & ne vous affligez point, car je suis résolu malgré la grande envie que j'ai de voir mes parens, de ne partir que je n'aye vu la fin de notre entreprise.

Comme Pierre de Provence protesta à sa chere Amante qu'il aimeroit mieux mourir que de la quitter.

Assurez-vous, Madame, que j'aimerois mieux mourir que de vous quitter ; si vous voulez venir avec moi, ne craignez rien, car je vous conduirai en honneur, & vous tiendrai le serment que je vous ait fait. Maguelone entendant cela fut bien contente & dit : mon cher ami, puisque vous le voulez ainsi, j'accorde notre départ ; mais il faut qu'il soit secret & prompt pour deux raisons. La premiere, c'est que je crains que vous ne vous ennuyez d'attendre, & ne me délaissiez : l'autre est que mon Pere veut me marier ; mais je suis assurée qu'il me fera plutôt mourir que d'épouser un autre que vous ; c'est pourquoi, mon cher, je vous prie que nous partions au plutôt, au

trement nous ne pourrons accomplir notre desir, & je vous jure de ne vous point quitter, puisque vous m'assurez avec serment de mon honheur jusqu'à notre mariage.

Sur cela Pierre jura de rechef sur le saint Evangile & ils conclurent que le troisieme jour à minuit ils partiroient. Il devoit venir à la petite porte du jardin avec trois chevaux où Maguelone devoit l'attendre, laquelle le pria d'avoir de bons chevaux légers, afin d'être bientôt hors du pays de son pere, car dit-elle, d'abord qu'il le saura, il ne manquera pas de nous faire poursuivre, & si par malheur nous étions pris, notre vie seroit en danger.

Alors Pierre prit congé de Maguelone, & la pria de se tenir prête le jour assigné. La nourrice de Maguelone ne savoit rien de tout cela, étant absente, & Maguelone ne vouloit rien dire, car elle l'eût détournée de cette résolution. Pierre s'en revint en son logis, en ruminant dans son esprit qu'elle route il prendroit, & prépara tout ce qui lui étoit nécessaire pour son départ.

Comme Pierre de Provence vint à la petite porte du jardin avec trois chevaux à l'heure assignée, et emmena secretement la belle Maguelone.

QUand vint la nuit du jour assigné, sur le premier sommeil, Pierre vint à la petite porte du jardin avec trois chevaux. un desquels étoit chargé de vivres pour deux jours, afin de n'être pas obligé d'en aller chercher en aucun lieu.

Il trouva Maguelone toute seule qui l'attendoit avoit une très-grande impatience, & ayant pris l'or & l'argent qu'elle avoit voulu; puis il la monta sur une haquenée d'Angleterre qui alloit très-bien, & lui monta sur un cheval de bataille. Ils marcherent toute la nuit sans aucun relâche, & quand il fut jour ils se mirent dans un bois proche de la mer. Etant bien avant dans le bois ils mirent pied à terre, & après avoir attaché leurs chevaux, ils se reposerent en devisant de leur mariage, mais Maguelone se trouvant un peu fatiguée, s'endormit sur le manteau de son ami Pierre de Provence.

Comme la Nourrice ne trouva pas la belle Maguelone dans sa chanbre.

LE matin la nourrice fut à la chambre de Maguelone & l'attendit fort long-temps, s'imaginant qu'elle dormoit, & voyant que l'heure passoit, elle s'approcha du lit, & n'y trouva point Maguelone ni aucune marque qu'elle y eût couché. Elle commença alors de s'attrister, & vint dans la chambre de la Reine, disant que Maguelone n'étoit point dans sa chambre, & qu'elle ne savoit point où elle étoit.

La Reine entendant cela fut fort étonnée; elle la fit chercher par-tout, dont elle fut fort triste, de sorte que les nou-

velles en vinrent au Roi, & on lui rapporta aussi-tôt que le Chevalier des clefs ne se trouvoit point; le Roi dit que sans doute il l'avoit enlevée, & il commanda d'aller après, & qu'on lui amenât le Chevalier des clefs vivant, car il en vouloit faire telle justice qu'il en seroit parlé par toute l'Europe.

Comme le Roi & la Reine de Naples envoyerent tous les Chevaliers courir après le Chevalier des clefs.

TOus les Chevaliers, suivant l'ordre du Roi, s'en allerent chercher, les uns d'un côté & les autres d'un autre, & le Roi & la Reine resterent au Palais bien fâchés, & toute la Cour fut troublée, spécialement la Reine qui pensa en mourir de chagrin & d'ennui.

Puis le Roi envoya chercher la Nourrice & lui dit: Il est impossible que tu ne saches cela. Sire, dit-elle, si votre Majesté trouve que je sois en aucune façon coupable de cela, je suis contente de souffrir tel tourment, & même la plus cruelle mort que votre justice pourra imaginer, car d'abord que je l'ai su, je l'ai dit à la Reine.

Le Roi étoit si triste & si chagrin qu'il pensa en mourir de dépaisir & se renferma dans sa chambre, sans vouloir parler à qui que ce fût, & ne but ni mangea de tout le jour; mais ce qu'il y avoit encore de plus lamentable, c'étoit d'entendre les cris & les gémissemens de la Reine, & de tous les Officiers de la maison Royale.

Tous les Chevaliers allerent chercher par toute la Ville de Naples & sur tous les grands chemins, afin de tâcher d'apprendre des Nouvelles de la Princesse & du Chevalier des clefs; mais ils n'en purent apprendre aucunes, parce que personne ne les avoit vu partir, & s'en retournerent bien fâchés de ce qu'ils n'avoient pu rien découvrir en aucune maniére. Nous cesserons ce discours, & nous reprendrons présentement celui de la belle Maguelone.

Comme le belle Maguelone s'endormit sur le manteau de son Amant, le joie desquels fut bientôt changée en tristese & en pleurs.

MAguelone dormant sur le manteau de son Amant, Pierre de Provence se délectoit à regarder la grande beauté de son amante; & en contemplant son beau visage & sa bouche si vermeille, il ne peut s'empêcher de lui découvrir le sein pour le baiser, dont il en fut si épris d'amour qu'il lui sembloit être en paradis; mais cette joie se changea bientôt en tristesse, car il souffrit plus de maux qu'homme du monde, & sa chere amante n'en eut pas moins.

Comme Pierre de Provence regardoit sa chere Maguelone, qu'il baisoit des yeux; il trouva sur son sein un Sandal rouge bien plié. Il fut curieux de savoir ce qu'il y avoit

dedans & l'ouvrit ; il y trouva les trois anneaux de sa mere, dont il avoit fait présent à Maguelone ; lesquels elle garde pour l'amour de son ami Pierre.

Après les avoir vus, il les replia, & le mit sur une pierre, & ensuite il se mit à contempler son illustre Maguelone, qui le charmoit par sa grande & extraordinaire beauté.

Neanmoins Notre-Seigneur fit bien voir qu'il n'y a point de rose sans épines, ni de félicité parfaite ; car il permit qu'un oiseau de rapine, croyant que ce Sandal rouge étoit une pièce de chair, le prit & l'emporta sur un gros arbre qui étoit fort haut.

Comme Pierre de Provence suivit l'oiseau, et lui jetta tant de pierres, qu'il lui fit laisser le sandal, lequel tomba dans la mer.

QUand Pierre de Provence vit cela, il fut bien en peine s'imaginant que Maguelone seroit fâchée, & à laquelle il vouloit complaire plus qu'à personne du monde. Il mit son manteau sous la tête de sa chere amante, & puis se leva doucement sans que Maguelone en sentît rien, & poursuivit cet oiseau en lui jettant des pierres, afin de lui faire quitter ledit Sandal. Il y avoit là tout proche un petit rocher dans la mer, où l'on ne pouvoit aller sans batteau, & l'oiseau s'y étant allé reposer, Pierre lui fit enfin quitter sa proie, mais l'oiseau en s'envolant laissa tomber dans la mer le Sandal, & Pierre ne sachant pas nager, ne savoit comment faire pour l'avoir, bien qu'il n'y eut pas grande distance. Il cherchoit le long du rivage tous les moyens pour pouvoir y aller : & disoit ; plût à Dieu que je n'eusse jamais touché les anneaux d'où ils étoient, car il me coûteront bien cher & aussi à l'illustre Maguelone, parce qu'elle s'éveillera & me cherchera.

Pierre en cherchant le long du rivage de la mer, trouva une vieille barque, que les pêcheurs avoient laissée, parce qu'elle ne valoit rien. Il en fut bien aise & se mit dedans: mais la joie lui dura peu, car prenant des bâtons qu'il avoit coupé, il alla vers la roche, & Dieu qui fait tout ce qu'il veut, fit lever un grand vent contraire qui emporta Pierre malgré lui bien avant dans la mer. Ses bâtons ne lui servoient plus de rien, la mer étoit trop profonde, le vent l'emporta malgré lui ; & quand il vit qu'il s'éloignoit de terre sans aucun remede, considérant qu'il étoit en si grand danger de mort, qu'il laissoit sa chere Maguelone, qu'il aimoit plus que lui-même, toute seule dans un bois, crut qu'elle mourroit, se voyant dépourvue de tout secours, il vouloit se précipiter en la mer ; car son noble cœur ne pouvoit plus souffrir tant de regret.

Toutefois celui qui éprouve les hommes par des tribulations en ce monde, le vint gagner paisiblement, ne voulant pas qu'il se perdît, & comme il étoit fort bon catholique, il s'adressa à Dieu & à la Vierge, commença à dire : Malheureux que je suis ! pourquoi me veux-je tuer ? Ne vois-je pas la mort devant mes yeux ! O grand Dieu Tout-Puissant ! O glorieuse Vierge Marie, Mere de Dieu, veuillez pardonner mes péchés, car je vous ai grièvement offensé, ô mon Dieu, tellement que je mérite de souffrir cette dure mort.

Je suis bien content de mourir, ô mon Dieu, je souffrirois la mort plus volontiers, si je savois que ma fidele amie & épouse n'eût aucune douleur, mais cela est impossible.

Il se mit à crier hautement ; Ah ! illustre Maguelone, noble fille du Roi, comment souffrira votre tant délicieuse courtoisie & aimable personne ces douleurs ? Hélas mon Dieu ! quel reproche aurai-je quand vous vous trouverez seule dans ce bois ? Ah ne me traiterez-vous pas de vous avoir ainsi jetté hors de l'Hôtel de Monsieur votre Pere, où vous étiez si cherement. Ah noble Dame & épouse ! je ne pourrai jamais éviter ce péril ; ce n'est pas grand dommage de moi, mais bien de vous qui êtes la plus belle du monde.

O glorieuse Vierge Marie, je vous la recommande très-humblement, gardez-la de mal & de déshonneur. Vous savez que notre amour a toujours été honnête, c'est pourquoi, douce Vierge Marie, je vous prie que comme nous avons bon dessein, & vous étant la Vierge des Vierges, faites par vos intercessions que votre Fils veuille la secourir, afin qu'elle ne meure point abandonnée de tous, & qu'il sauve nos ames par les mérites de sa mort & Passion. O belle Maguelone, je vous dis le dernier adieu, car il n'est que trop sûr que jamais nous ne nous reverrons. Plût à Dieu fusse-je mort il y a trois jours, car vous seriez maintenant chez votre pere.

Comme Pierre de Provence plaignoit plus le sort de son Amante que le sien.

Ainsi se lamentoit Pierre, plaignant plus le sort de son amante que le sien. Il étoit au milieu de la barque en attendant la mort, car il étoit sans gouvernail où les ondes le portoient & il y avoit quantité d'eau dedans, dont il étoit tout mouillé, & il demeura en cet état depuis le matin jusqu'a midi. Par bonheur un Navire Corsaire de Maure passoit qui virent ce Chevalier qui alloit ainsi à l'abandon dans cette barque, l'allerent prendre & le menerent dans leur vaisseau, mais Pierre étoit demi-mort de rame, & avoit perdu la parole.

Quand le patron le vit si beau & bien ajusté, il fut bien aise & résolut d'en faire présent au Sultan, quand ils se-

roient en Alexandrie, ce qui fut exécuté, dont le Sultan remercia fort ledit patron. Pierre portoit la chaîne d'or que Maguelone lui avoit donnée, ce qui fit croire au Sultan qu'il étoit noble, & lui fit demander par un truchement s'il savoit servir en sale. Il dit qu'oui. Le Sultan lui fit apprendre leur usage, & il fut plus content de lui que de tous les autres. Il aimoit Pierre comme son propre fils, & il n'y eut pas demeuré un an, que par son bel esprit il sut parler le Grec & l'Arabe. Il étoit si bon qu'un chacun l'aimoit tendrement.

Il écrivoit adroitement toutes choses, & il ne se trouvoit pas son pareil en toute la cour du Sultan, & il ne s'y faisoit rien sans lui, car tous ceux qui avoient des affaires venoient à lui, & obtenoient par son moyen toutes les graces & faveurs qu'ils demandoient.

Pierre de Provence avoit cet honneur en la cour du Sultan, mais il étoit toujours triste du regret qu'il avoit de Maguelone, songeant de quoi elle seroit devenue, & eût mieux aimé être mort, car ses langueurs eussent fini.

Comme les pêcheurs prirent un poisson appellé Len, dont ils firent présent au Comte & à la Comtesse.

ADvint un jour que les pêcheurs du pays, pêchant en mer prirent un poisson nommé Len, lequel pour sa beauté ils firent présent au Comte, qui les remercia fort. Et comme un cuisinier du Comte l'apprêtoit dans sa cuisine il trouva dans le ventre de ce poisson un Sandal rouge en façon d'une petite bourse. Une des servantes le porta à la Comtesse, disant: nous avons trouvé cela dans le ventre du poisson. La Comtesse le prit & le déplia, & trouva les anneaux qu'elle avoit donnés à son fils quand il partit.

Elle pensa mourir de regret, disant: Seigneur, je suis sûre que mon fils est mort, je suis hors d'espérence de le revoir jamais. Incontinent elle les montra au Comte qui les reconnut fort bien, ce qui l'attrista si fort, qu'ils s'appuya sur son lit & pleura amérement. Après cela il vint consoler la Comtesse, en disant: Sachez, Madame, que ce fils n'étoit pas le nôtre, mais bien de Dieu qui nous l'avoit prêté pour notre contentement, & maintenant il lui a plu de le prendre comme le sien, c'est pourquoi nous ne nous devons plaindre, & mettre fin à vos pleurs. Alors il fit ôter la tapisserie de son Palais pour y en mettre de noire, & toute la cour porta le deuil.

Quelques jours après la Comtesse par dévotion eut volonté de visiter l'Eglise de Saint-pierre de Maguelone, pour lui conter son infortune. Ayant fait son oraison à Dieu & à saint-Pierre, elle prit l'Hospitaliere par la main & entrerent dans la chambre, où elle lui conta tout le fait.

Maguelone entendant ces nouvelles, mêla ses larmes avec

celles de la Comtesse, lui disant : Madame je vous prie de me montrer ces anneaux si vous les avez. La Comtesse les lui montra, & Maguelone les reconnut fort bien, dont elle pensa mourir, toutefois, comme vertueuse fille, se confiant en notre Seigneur & en saint Pierre, elle lui dit : Madame, il ne faut pas se chagriner, car les choses qui ne sont pas certaines, on les doit toujours avoir en espérance : bien que ce soit les anneaux que vous donnâtes à Monsieur votre fils, peut-être les a-t-il perdus ou donnés à quelqu'un, c'est pourquoi je vous prie de ne vous point affliger, car cette tristesse seroit capable de vous faire mourir. Maguelone consola ainsi la Comtesse, ayant plus besoin de consolation qu'elle.

Comme le Comte & la Comtesse vinrent visiter l'Eglise de saint Pierre de Maguelone.

ALors le Comte & la Comtesse visiterent l'Eglise de saint Pierre de Maguelone fort dévotement, y ouïrent la Messe, puis parlerent à l'Hospitaliere. Maguelone les consoloit du mieux qu'elle pouvoit, disant qu'il falloit se confier en Dieu, qu'encore elle les pourroit réjouir de leur fils, bien qu'elle eût plus besoin de consolation qu'eux, car ils n'avoient perdu que leur fils, & elle avec son Amant elle avoit perdu l'amitié de son pere & de sa mere. Quand Maguelone eut servi le Comte & la Comtesse de tout son pouvoir, ils s'en retournerent à Aix, & Maguelone demeura en son Hôpital & servit les malades tout comme auparavant.

Comme Pierre de Provence fut trouvé par les Matelots dans l'Isle de Sagona.

PIerre dormant dans ladite Isle, s'éveilla soudainement & voyant qu'il étoit nuit : il fut bien étonné, & s'en vint vers la mer au lieu qu'il étoit descendu du Vaisseau, & se mit à crier, mais personne ne lui répondit. Il eut tant de douleur qu'il perdit les sens & tomba demi-mort. Alors Pierre cria : Grand Dieu tout-puissant, n'aurai-je jamais fini mes jours ! Quel est l'homme au monde que le sort traite plus rigoureusement que moi ? Ne me suffiroit-il pas, Seigneur, que j'eusse perdu ma chere épouse, & que l'infortune m'eût mis en servitude chez un ennemi de la sainte foi catholique, maintenant que je croyois contenter mes parens, je me trouve en ce désert sans aucun secours, & la mort m'est plus nécessaire que la vie, & il se lamentoit ainsi regrettant sa chere Amante, pleurant jusqu'au jour qu'il cherchoit par l'Isle quelque nourriture : mais se voyant accablé de tristesse & de douleur, il tomba par terre comme un moribond, recommandant son ame à Dieu & à la très-sainte Vierge. Alors Dieu fit voir sa toute-puissance : car il permit qu'en ce lieu vint aborder une barque pour prendre de l'eau douce. Les motelots étant dans l'Isle trouverent

Pierre étendu comme mort, ils le prirent & le menerent en une Ville nommée Carpara & le mirent dans l'Hôpital.

Etant un peu remis, comme il se promenoit par la Ville pour se récréer. Mais le grand regret qu'il avoit de ne savoir de quoi sa chere Maguelone étoit devenue, lui entretenoit son mal. Un jour qu'il se promenoit vers le port, il arriva un Vaisseau dont les matelots parloient langage Provençal. Il leur demanda s'ils retourneroient bien-tôt dans leur pays, & ils lui dirent dans deux jours. Pierre pria le Patron pour l'amour de Dieu de le vouloir mener en Provence dont il étoit natif. Le Patron lui dit que pour l'amour de Dieu & avec son aide, il le meneroit dans sa patrie, dont Pierre fut bien aise & se rendit au Vaisseau.

Comme Pierre s'embarqua & arriva à Aiguemorte & comme il se rendit à l'Hôpital de Maguelone.

D'Abord que Pierre fut embarqué il s'éleva un vent si favorable qui le mena bien-tôt dans le port d'Aiguemorte, y étant arrivé il se mit à l'Hôpital pour accomplir son vœu, l'Hospitaliere l'ayant reçu, le traita fort bien, & lui dit: mon cher ami, demandez tout ce qui vous sera nécessaire pour recouvrer votre santé & on vous le donnera. Pierre se voyant dans son pays & proche de ses parens, & pensant à sa chere Maîtresse, faisoit de grands soupirs. Maguelone l'ayant entendu, s'approcha de son lit & l'interogea sur sa douleur. Il lui fit un récit de tous ses malheurs; ce qu'entendant Maguelone, elle reconnut aussi-tôt que c'étoit son ami Pierre. Elle lui dit: ne vous attristez pas, mon cher, mais adressez-vous à Dieu & à la très-sainte-Vierge, & à saint Pierre.

Comme la belle Maguelone se fit connoître à son cher ami Pierre de Provence.

QUand Pierre fut entré dans sa chambre, elle le fit asseoir puis elle entra dans son cabinet, & s'habilla comme elle étoit lors de leur séparation & vint en cet état devant Pierre, disant illustre Chevalier, réjouissez-vous, car voici votre fidele Amante Maguelone, pour laquelle vous avez eu tant de maux & de tribulations; mais assurez-vous que je n'en ai eu guerre moins pour l'amour de vous, je suis celle que vous laissâtes endormie dans le bois, quittant mon pere le Roi de Naples, & me promîtes tout honneur & fidelité jusqu'à la mort, je suis la même qui vous mit une chaîne d'or au col, vous mettant en possession de mon corps: je suis la même à qui vous donnâtes trois anneaux; c'est pourquoi, mon ami & Seigneur, croyez que je suis celle que vous demandez, & ôtant les voiles de sa tête, ses blonds cheveux tomberent jusqu'en bas.

Quand Pierre vit sa Dame Maguelone sans voile, il connut que c'étoit son amante. Incontinent il se leva & s'embrasserent honnêtement, pleurant tous deux de joie. Enfin ils ne pouvoient s'empêcher de se baiser en récitant leurs infortunes.

Maguelone dit aussi comment elle avoit èu ses quatorze barils d'or qu'elle croyoit perdus, comme elle en avoit dépensé une partie à bâtir son Hôpital, dont il fut bien aise, puis ils penserent comment ils le feroient savoir au Comte & à la Comtesse; mais il dit qu'il avoit fait vœu de demeurer un mois entier dans l'Hôpital sans se faire connoître. Maguelone lui dit: mon ami, si vous voulez que j'aille à Aix dire à votre pere & votre mere de se trouver ici le jour que votre vœu finira, je le ferai très-volontiers. Pierre lui dit: mon très-cher cœur, faites ce que vous jugerez à propos.

Comme Maguelone fit avertir le Comte & la Comtesse de se rendre auprès d'elle au jour assigné.

DE toute cette nuit Maguelone ne put dormir. D'abord qu'il fut jour elle mit ses habits d'Hospitaliere comme à l'ordinaire, & s'envint à la chambre de Pierre qui n'avoit pas aussi dormi de toute la nuit, Maguelone prit congé de pierre; & elle s'en fut à Aix. Maguelone étant dans le Palais parla en ces termes: Monseigneur & Madame, je suis venue vous conter une vision que j'ai eue cette nuit pour votre consolation: il faut vivre en espérance, car Dieu ne délaisse pas les bons. Quand ils ouïrent ainsi parler l'Hospitaliere, ils furent biens contens, quoiqu'ils ne pussent croire que leur fils fût vivant, & les priant de se rendre le Dimanche suivant dans l'Eglise de saint Pierre, car j'espère dit-elle qu'avant votre retour nous serons tous joyeux, & ce qu'ils lui promirent après quoi elle revint trouver Pierre qui l'attendoit impatiemment.

Comme le Comte & la Comtesse se rendirent au jour assigné en l'Eglise de saint Pierre, où ils trouverent leur fils chez l'Hospitaliere.

LE Dimanche suivant le Comte & la Comtesse se rendirent en ladite Eglise où ils entendirent la Messe. Quand l'Office fut achevé, l'Hospitaliere dit qu'elle leur vouloit parler en secret, & étant prêt de la chambre, elle dit: Monseigneur & Madame, connoîtrez-vous votre fils si vous le revoyez? Et entrant dans la chambre Pierre se mit à genoux devant son pere & sa mere. Quand ils le virent ils l'embrasserent & demeurerent comme muets. Pendant que le Comte & la Comtesse parloient à Pierre, Maguelone entra dans la chambre, se présenta devant eux parée de ses habits Royaux dont ils furent bien surpris, Pierre l'embrassa & la baisa,

prit sa main & dit : Monseigneur & Dame, c'est celle-là qui est cause que je vous quittai, mais je vous assure que c'est la fille du Roi & de la Reine de Naples. Alors ils l'embrasserent, & remercierent Dieu.

Comme le bruit courut que Pierre étoit venu, & comme on fit plusieurs réjouissances.

LE bruit se répandit que Pierre étoit venu & qu'il étoit dans l'Eglise de saint Pierre ; aussi-tôt toutes sortes de personnes y accoururent. La Noblesse fit des joûtes, & la populace des danses & jeux. Quand le Comte & la Comtesse eurent entendu les infortunes dont Dieu avoit délivré ces deux Amans, le Comte prit son fils par la main, & la Comtesse Maguelone, & allerent devant l'Autel de S. Pierre pour remercier Dieu. Après cela le Comte dit à Pierre : Je veux que vous épousiez cette Dame très-charmante, puisqu'elle a fait tant de choses pour l'amour de vous. Mon pere dit-il, je le veux, & cela a toujours été mon intention.

Comme Pierre épousa la belle Maguelone.

LE Dimanche suivant, l'Evêque de Marseille vint, à qui la Comtesse donna un bel anneau pour épouser Pierre & la belle Maguelone. On fit par-tour de grandes réjouissances qui durerent trois semaines. Les Provenceaux disoient que Maguelone étoit un chef-d'œuvre de la nature, possédant toutes les qualités requises à une grande Princesse. Toute cette fête se passa en toutes sortes de divertissemens car chacun faisoit à qui mieux pour l'amour de leur Princesse.

Le Comte & la Comtesse vécurent ensemble encore dix ans après le mariage de leur fils, & Pierre les fit inhumer honorablement dans ladite Eglise, après quoi Pierre & Maguelone vécurent long-temps, & ils eurent un beau fils qui fut très-généreux, lequel fut Roi de Naples & comte de Provence. Ils menerent une sainte vie ; & moururent l'an 210 après la Résurrection du Sauveur. Ils furent enterrés dans ladite Eglise, qui est encore à présent servie à l'honneur de saint Pierre, que je prie de nous assister en toutes nos tribulations, & à la fin nous mener à la gloire du Paradis.

FIN.

